

Cependant, comme le montre la troisième partie du livre consacrée au « mythe brisé », les premières fissures sur la façade unitaire du monde catholique apparaissent dans les années 1960 et deviennent parfaitement visibles dans les années 1970 : la crise de l'Action catholique et la scission de l'Association des travailleurs chrétiens révèlent les divergences de points de vue parmi les responsables catholiques ; le syndicat et les militants catholiques prennent leurs distances avec la démocratie chrétienne ; celle-ci manifeste à son tour son autonomie par rapport à l'Église ; une Église au sein de laquelle se font entendre des protestations contre la ligne politique officielle, etc. Ainsi, le monde catholique devient progressivement pluriel, sapant les bases mêmes du mythe sur lequel reposait la légitimité du système politique.

Cette érosion trouve son explication sociologique dans la dernière partie du livre, où l'A. reprend un grand nombre d'indicateurs de la modernité religieuse : la subjectivisation des croyances et la perte de l'emprise institutionnelle sur le croyant, la crise de la civilisation paroissiale comme le lieu concret de la socialisation religieuse, l'abandon massif des associations catholiques, etc. Après la chute du mur, le mythe de l'unité des catholiques, longtemps creusé de l'intérieur par les changements sociaux, s'est écroulé finalement comme un jeu de cartes, en faisant apparaître la pluralité de fait.

Au-delà de l'éclairage apporté à l'histoire politique de l'Italie d'après-guerre, l'intérêt théorique de cet ouvrage est de montrer comment l'institution religieuse arrive à s'inscrire dans les mythes collectifs que l'on trouve à la base d'une société démocratique et à y puiser sa propre légitimité. L'actualité de ce thème ne s'épuise guère avec le communisme ; au contraire, comme le souligne l'A. dans la conclusion, la crise de la nation ouvre une période de réécriture des mythes collectifs à travers l'Europe. Par exemple la fabrication du « mythe européen » en tant que nouvelle source de la légitimité, dont se servent d'ores et déjà les institutions religieuses et notamment l'Église catholique, mérite une réflexion approfondie. L'ouvrage d'E.P. offre à cet égard une source d'inspiration importante. La question de fond est de savoir quel sera le rôle du mythe dans le maintien du lien social dans la société postnationale.

Wojtek Kalinowski.

118.29

SCHMITT (Jean-Claude).

Le Corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale. Paris, Gallimard,

2001, 439 p. (illustr.) (coll. « Bibliothèque des Histoires »).

J.-C.S. réunit dans cet ouvrage dix-sept textes écrits entre le milieu des années 1970 et l'année 2000, certains restés jusqu'ici inédits en français. Une longue préface permet de mesurer tout l'intérêt de cette rétrospective. L'auteur y rappelle en effet le contexte intellectuel qui fut celui de son entrée dans les études d'histoire médiévale : l'un des premiers auteurs invoqués est bien entendu Jacques Le Goff, le premier ouvrage cité *Faire de l'histoire* (J. Le Goff & P. Nora, Gallimard, 1974), avec ses trois volumes consacrés à de « nouveaux problèmes », de « nouvelles approches », de « nouveaux objets ». Cette ouverture de l'histoire la conduisit au même moment à rencontrer l'anthropologie (avec en particulier les élargissements du programme lévi-straussien à l'étude des sociétés de l'Antiquité) et aussi la linguistique et les travaux sur la littérature orale inspirés de Vladimir Propp.

La préface du livre est émaillée des références aux ouvrages marquants de ces années, aux débats aussi, parfois tranchants, qui s'y multiplièrent : par exemple celui autour de la notion de « religion populaire » et, au-delà, de la notion même de « religion », mise à mal par le comparatisme anthropologique (voir dans la première partie du livre l'article « Une histoire religieuse du Moyen Âge est-elle possible ? », posant la question des limites de ce qui, dans la culture du temps, relève du « religieux »). Il serait trop long de rappeler ici la part que prit J.-C.S., par ses livres, ses articles et son enseignement, au renouvellement de l'histoire médiévale. On retiendra surtout la cohérence d'un parcours, que balisent bien les quatre mots juxtaposés dans le titre de l'ouvrage. Au centre de cette œuvre, en effet, il y a le projet de restituer l'expérience vécue des hommes du Moyen Âge et les catégories culturelles qui lui donnaient forme. Une expérience qui s'enracine dans les corps – et l'on connaît le beau livre que l'A. a consacré à *La raison des gestes* (Gallimard, 1990), auquel le mot « rite » fait ici écho. Un corps, donc, travaillé par la culture, qu'il faut remettre dans l'histoire. Et ce qui est vrai du corps l'est aussi du psychisme : d'où l'intérêt du vaste dossier sur le rêve, les théories qui en furent données, ses motifs, ses usages sociaux, ses rencontres avec la question du surnaturel. Un dossier que croisait déjà l'ouvrage *Les revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale* (Gallimard, 1994) (cf. *Arch.* 88.69), la vision des morts ayant partie liée de manière complexe avec le registre du rêve. L'expérience humaine, enfin, est inséparable du temps : et il s'agit ici encore

de saisir la manière dont les hommes du Moyen Âge se sont situés par rapport à lui, ont conçu le passé et imaginé l'avenir. Autant de thèmes qui correspondent bien à la perspective anthropologique dont se réclame l'A. : une anthropologie qui déploie dans le temps le sens de la différence et la reconnaissance de logiques autres, parfois surprenantes, que l'ethnologie, quant à elle, rencontre dans l'espace.

Cela ne veut pas dire, pour autant, que J.-C.S. use de la notion de culture pour donner une image homogène des sociétés médiévales. Bien au contraire (et c'est là sans doute qu'il reste fidèle à sa formation d'historien), il est très sensible à la diversité souvent antagonique des groupes sociaux, aux voix discordantes qui parviennent à percer jusqu'à nous en dépit de tous les filtres imposés par les sources. D'où son intérêt pour la dialectique entre « traditions folkloriques et culture savante » – titre de la deuxième partie du livre. Il ne faut pas se méprendre, en effet, sur l'usage du mot « folklorique » : comme chez Jacques Le Goff, il a ici une référence sociologique précise. La culture folklorique est celle d'une population qui résiste, ou du moins reste extérieure, aux schémas de pensée et de comportements que l'Église prétend lui imposer. La recherche de cette forme de culture sert d'hypothèse à plusieurs enquêtes très subtiles, plusieurs fondées sur des *exempla* – une source dont, en ces années, on mesurait la richesse et l'aptitude à enregistrer l'écho d'une culture du plus grand nombre autrement insaisissable. Par rapport à cette démarche, les *exempla* ont un double intérêt : d'une part ils apportent des informations ailleurs à peu près introuvables (comme, par exemple, les textes ici étudiés faisant état de danses de chevaux-jupons dans une église) ; d'autre part, ils permettent d'évaluer de façon différentielle, par comparaison avec d'autres sources, les degrés de réélaboration, selon les canons de la culture cléricale, des données « folkloriques » qui les ont inspirés (voir en particulier l'étude « La parole apprivoisée », sur les différents récits d'un étrange exorcisme attribué à saint Dominique).

De façon générale, la lecture de ce livre frappe à la fois par l'ampleur de l'érudition et des synthèses historiographiques qu'il propose. Plusieurs articles offrent ainsi un état de la question en des domaines cruciaux, du fait de leurs enjeux théoriques. Je citerai, entre autres, le texte intitulé : « La 'découverte de l'individu' : une fiction historiographique ? », qui apporte beaucoup de clarté dans un débat toujours repris grâce, en particulier, à quelques éclaircissements conceptuels sur les notions

d'individu, de personne, de personnalité et les registres dans lesquels elles interviennent. Ou encore les deux études « Corps malade, corps possédé » et « Le corps en chrétienté » qui, sur des sujets également complexes et controversés, offrent des repères précieux : la question de l'autonomie de la médecine par rapport au religieux, ici abordée pour le Moyen Âge, n'est-elle pas de nouveau d'actualité dans nos sociétés ? À noter enfin, dans la première partie, deux textes autour de la question de la croyance (« La croyance au Moyen Âge » et « Du bon usage du *credo* ») où le souci de partir des définitions et des usages « indigènes » de la notion de croyance renouvelle utilement les études trop souvent abstraites et répétitives consacrées à cette notion.

Ainsi, tant par les problèmes théoriques qu'il aborde que par ses suggestions épistémologiques, ce livre excède de beaucoup le champ de la seule histoire médiévale. Issu d'un dialogue fécond entre histoire et anthropologie, il ne pourra qu'intéresser tous les chercheurs en sciences sociales des religions, quel que soit leur champ d'étude particulier.

Jean-Pierre Albert.

118.30

SÉGUY (Jean).

Conflit et utopie, ou réformer l'Église. Parcours wébérien en douze essais. Paris, Cerf, 1999, 455 p.

Grâce à ce recueil se trouvent enfin disponibles pour un public plus large une partie importante des travaux de J.S., jusqu'ici dispersés dans des publications diverses, souvent introuvables – mais qui n'ont pas moins exercé une influence significative sur la sociologie des religions en France au cours des dernières décennies. On peut néanmoins regretter l'absence de ses essais sur Weber (sauf un)... L'ensemble est précédé d'une substantielle introduction, qui présente les lignes de force de sa problématique.

Comme le suggèrent déjà le titre et le sous-titre, J.S. se réclame de la sociologie wébérienne des phénomènes religieux chrétiens. Comme il l'explique dans l'introduction, ce qui lui semble essentiel dans la démarche du sociologue de Heidelberg, c'est – outre le refus de la monocausalité et de l'évolutionisme – la compréhension que l'histoire a trop d'épaisseur pour qu'un chercheur puisse l'appréhender autrement que d'un point de vue, répondant à un intérêt donné : il n'y a de science sociale que perspectiviste. Dans le cadre de cette conception « modeste » de la science, qui refuse tout